

## Le livre des Blasphèmes - Louis Mathoux, Ed. Le Somnambule équivoque.

*Le livre des Blasphèmes* ou le livre de la déception obsessionnelle d'un amour malheureux apparaît comme un dernier recours pour « guérir » ou « continuer » malgré tout, souligné par la dédicace « A ton cadavre, Isabelle ». En sera-t-il ainsi ?

Ce recueil d'allégories met en scène Moi (l'auteur), Isabelle et Dieu (à intervertir selon) sans oublier l'intrusion régulière du Diable. Louis Mathoux parle de la déchirure, de la souffrance, de l'incompréhension, du rejet mais aussi et surtout de son amour (de façon très délicate), de l'éternité, de la fusion (à sa manière) : « *As-tu aimé Isabelle ? / Bien sûr / As-tu tué Isabelle ? / Absolument. Alors soudain, je m'aperçus qu'Isabelle était l'autre nom de mon cadavre.* » ou encore « *...Touché en plein prénom, je m'appelai instantanément Isabelle.* »

Les dialogues peuvent faire sourire mais un temps seulement car la situation est grave; voire désespérée : ne dit-il pas « *...ce hoquet à mon cœur, qui ne battait plus depuis qu'Isabelle s'était envolée loin de moi.* »

Un recueil prenant qui dit la difficulté de « survivre » à une déchirure, même si « *ma destination change continuellement de géographies* », qui met l'accent sur la beauté féminine, son éclipse; un recueil qui met en évidence la cruauté d'Isabelle, son mépris, son indifférence aux supplications, etc

Le recueil est agrémenté de photos de l'illustratrice Eléonore Wack, en total accord avec le texte: la douleur, la déchirure, la beauté sur fond de sérénité, le tout sans sophistication.

**Danielle Gerard**

L'humour serait-il vraiment la politesse du désespoir? Louis Mathoux, qui distille un humour teinté d'érotisme et de cruauté, laisse au lecteur le soin de répondre à cette question. Quatre personnages occupent les pages du recueil et s'y livrent à une guérilla verbale et mentale sans merci. Dieu, Satan, l'auteur et Isabelle. Celle-ci semble la pièce maîtresse de l'univers et constitue pour l'auteur à la fois le centre de sa vie et le repoussoir qui l'empêche de se construire. Dieu lui-même semble souvent dépassé par sa mise et ne s'en tire que par des pirouettes verbales. Le poète reste prisonnier de ses obsessions et ne se sauve que par l'humour: "je faisais carrière dans la maladie" (p.16) ou "la musique silencieuse" (p.71). La tendresse est aussi présente: "on m'appelle caresse" (p.9), mais c'est la force féminine qui domine l'homme et le livre.

Le titre de l'ouvrage fait songer à la Bible et les "blasphèmes" proférés ne seraient qu'un moyen de défense. Quand le corps se perd, reste la parole et sa puissance propre à recréer la vie.

**Guy Beyns**